

16° Y²
1554
(3)

Le Cadavre qui tue

PAR
MAURICE BOUÉ



LES RÉCITS POLICIERS
5f



AG-Y-2
1557
(3)



Le Cadavre qui tue ⁽¹⁾

CHAPITRE PREMIER

LES CINQ FEMMES DU NOYÉ

Il y avait foule, ce jour-là, devant l'Institut médico-légal. Que s'était-il donc passé?

Je m'arrêtai, un instant, devant tout ce monde et j'écoutai. Les dialogues s'échangeaient, confus.

J'entendais :

- Quelle affaire!...
- C'est incroyable!...
- Cela ne s'est jamais vu!...
- C'est inexplicable! Tout à fait inexplicable!...
- Aurait-on cru cet « Antidérapant » capable de commettre de tels actes?...

J'étais intrigué. J'interrogeai la personne qui me parut être la plus compétente : une matrone lippue, solennelle et exubérante.

Mon flair m'avait bien guidé. Je fus tout de suite renseigné.

— Il s'agit, me dit ma digne informatrice, d'un homme qu'on a retiré de la Seine, au quai d'Anjou, hier matin. On l'appelait M. Croupion. C'était un cul-de-jatte ou, plutôt, un faux cul-de-jatte. On le voyait, roulant dans un petit chariot, en implorant la charité. Mais ce métier-là lui rapportait pas mal de pèze, paraît-il.

— Et c'est cet homme de bien qui s'est noyé?

— Qui s'est noyé ou qu'on a noyé.

— Un crime?

— Peut-être, monsieur. On le dit...

— C'est pourquoi tout ce monde veut voir le malheureux?

— Oh! non. C'est bien pis. Aussitôt que l'homme eut été retiré de l'eau, on l'apporta ici. L'après-midi, une femme vint le reconnaître. Elle déclara que c'était son mari et qu'il s'appelait Célestin Croupion. On croyait que le cadavre était « identifié », comme on dit; on ne s'attendait pas à toutes

(1) Tous droits de reproduction, traduction et toutes adaptations, y compris le théâtre, la cinématographie et la T. S. F. réservés pour tous pays, même P. U. R. S. S.

les surprises que cachait cette affaire. Une heure ne s'était pas écoulée qu'une seconde femme reconnaissait son mari dans le cadavre et déclarait qu'il se nommait M. Lenoir.

— Ah !...

— Ce n'est pas tout ! Le soir même, une troisième affirmait que le noyé était son époux et qu'il se nommait, si mes souvenirs sont exacts, M. Detalle.

— C'est drôle.

— Drôle, monsieur ? Mais c'est horrible ! Et ce n'est pas tout !... Ce matin, deux autres femmes sont venues déclarer que le macchabée était leur époux !

— Si bien qu'on ne sait plus, à l'heure présente, qui est exactement l'homme qui repose sur la dalle funèbre et qui, bien que n'ayant qu'un corps, possède cinq personnalités.

— Comme vous dites, monsieur. Et l'on s'attend à tout instant à voir de nouvelles veuves du noyé.

A ce moment, j'entendis prononcer mon nom, derrière moi. Je me retournai et j'aperçus mon ami, le détective Lautrec.

— Comment, vous ici ! m'écriai-je. Vous vous occupez donc de cette affaire ?

— Oui, mon cher.

Lautrec me fit signe de l'accompagner. Je le suivis après avoir remercié mon aimable informatrice.

— Tout cela, me dit le détective, n'est pas aussi drôle que vous semblez le croire. J'ai vu de loin votre sourire sceptique et vos dernières paroles m'ont appris que vous êtes au courant de cette extraordinaire affaire qui, pour se présenter, au premier abord, sous un aspect des plus comiques, n'en est pas moins, au fond, mystérieuse et tragique au possible. Je dirai même que je n'ai pas eu souvent à m'occuper d'un drame aussi profondément énigmatique. L'homme était, vous le savez, un faux cul-de-jatte. Cinq femmes déclarent formellement reconnaître en lui leur époux et elles lui attribuent cinq noms. L'autopsie a démontré que cet étrange noyé était mort avant d'avoir été jeté à l'eau. On n'a pas relevé d'ecchymoses et les médecins n'ont pu établir si la mort fut naturelle ou s'il y eut crime. On n'a trouvé aucune pièce d'identité dans les poches du cadavre. Celui-ci n'offre aucun signe particulier, aucune difformité.

— Pour un cul-de-jatte c'était un homme rudement bien constitué.

— Vous êtes incorrigible !

Mon ami pénétra aussitôt — en m'entraînant derrière lui — dans la pièce funèbre où reposait le mystérieux noyé.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, de corpulence moyenne. Nez droit, pommettes saillantes, barbe très touffue, taillée à la Henri IV.

Lautrec l'examina. Puis, se tournant vers un homme que je reconnus pour être un inspecteur de la police judiciaire qui, en maintes circonstances, avait prêté son concours à mon ami :

— Rien de nouveau, Bellay? demanda-t-il.

— Une sixième femme s'est présentée, ce matin, qui, tout d'abord déclara reconnaître son mari dans le noyé. Mais, quand on l'interrogea, elle hésita et prétendit qu'un doute subsistait dans son esprit... Elle tergiversa... et enfin, après un nouvel examen, elle manifesta le désir de s'abstenir. Elle se retira donc...

— Elle est partie sans se faire connaître?

— Oui.

— C'est regrettable. Quel est son signalement?

— Une dame du monde. Grande, svelte, brune, très jolie, les traits réguliers. Elle était vêtue de noir.

Lautrec réfléchit un instant. Il inscrivit quelques notes dans son calepin, puis, me prenant par le bras, il m'entraîna.

— Comment expliquez-vous tout cela? lui demandai-je.

— Je n'explique rien. Je dois avant tout étayer mes hypothèses sur des faits précis. Pour l'instant, je ne puis, comme vous, que me poser des interrogations.

Et mon ami marcha, à mon côté, sans mot dire. Il était plongé dans ses réflexions et semblait ignorer ma présence. J'étais habitué à ses façons d'agir et je me gardai bien d'interrompre le cours de ses pensées. N'ayant rien d'autre à faire, j'imitai Lautrec : je pensai au cadavre du cul-de-jatte et à ses cinq femmes.

Que signifiait ce mystère?

Fallait-il admettre que le défunt eût poussé l'héroïsme jusqu'à convoler cinq fois en justes noces ou bien — ce qui eût été plus extraordinaire encore — qu'il ressemblât à quatre hommes disparus au cours de la même nuit?

Quatre sosies! Non, il n'était pas possible que cinq hommes offrissent entre eux une ressemblance telle que leurs propres épouses se fussent méprises sur leur identité.

La nature crée parfois deux êtres qui, à première vue, semblent être sortis du même moule; mais c'est là un phénomène si rare que les savants le citent comme une anomalie. Et, même dans ce cas, lorsqu'on étudie de près les

deux sujets on relève une infinité de traits distinctifs qui les différencient.

Je pensai : « Ces cinq femmes se sont trompées ou ont voulu tromper la justice. »

A ce moment, mon ami m'arrêta :

— Je viens de deviner votre pensée à la façon dont vous avez hoché la tête en regardant machinalement une passante. Vous vous êtes dit, comme François I^{er} : « Bien fol est qui s'y fie. » Vous croyez que les cinq femmes du défunt nous ont trompés. Je l'avais pensé aussi : *mais je puis vous affirmer qu'il n'en est rien.* J'ai travaillé déjà hier et, ce matin, j'ai vu les cinq épouses et je les ai confrontées. Toutes ont été également affirmatives et j'ai pu m'assurer qu'elles disaient la vérité. Et vous savez combien il est difficile de me convaincre.

— Tout cela est bien étrange ! fis-je.

— Très étrange, en effet, répéta Lautrec. Au fait, voulez-vous me prêter votre concours, cher ami ?

— Vous me savez dévoué...

— Merci. Je serai fort occupé cet après-midi et votre aide me serait précieuse. Voici ce qu'il faudrait faire. Je vais vous donner les noms attribués au noyé par les femmes qui déclarent reconnaître en lui leur époux. Vous vous procurerez leurs adresses, en consultant le Bottin. Vous vous rendrez chez eux, mon cher ami, et je vous serais très obligé de vouloir bien me faire connaître le résultat de vos recherches. Je crois que maintes surprises déconcertantes vous attendent : elles vous distrairont agréablement. Je compte donc sur vous.

Lautrec me donna la liste des cinq noms :

Célestin Croupion — Félix Lenoir — Maxime Detalle — Désiré Chelard — Théodore Lauret.

Puis, il me serra la main et partit.

CHAPITRE II

UNE CURIEUSE COLLECTION DE CÉLIBATAIRES

Une heure plus tard, je connaissais les adresses multiples du mystérieux noyé aux cinq noms.

M. Croupion avait habité rue de Rivoli. Je me rendis aussitôt à l'adresse indiquée, très curieux de faire la connaissance de Mme Vve Croupion.

M'y voici ! Au rez-de-chaussée, une épicerie. J'entre afin de me renseigner.

Un gros homme vient à moi.

— Pardon, monsieur, dis-je. Est-ce bien ici qu'habitait M. Croupion ?

Le gros homme eut un sourire candide qui épanouit sa face. Il me répondit :

— M. Croupion, c'est moi.

Je sursautai, en balbutiant :

— Comment!... Mais... vous n'êtes pas mort?...

M. Célestin Croupion parut légèrement offusqué de ce qu'il prenait pour une plaisanterie de mauvais goût. Il me répondit, très grave, presque solennel :

— Mais, monsieur, j'espère bien ne pas mourir aussi jeune.

— Excusez-moi, je vous prie, fis-je, confus, je crois m'être trompé de Croupion...

— Pas du tout, monsieur, je suis le seul Croupion de la rue de Rivoli.

— Et vous êtes bien M. Célestin Crou...

— Célestin, assurément, monsieur, Célestin, pour vous servir.

— Voilà qui est extraordinaire!

M. Croupion me considérait de cet air méfiant dont on contemple les fous d'une espèce dangereuse.

Bravement, je mis les pieds dans le plat, et lui expliquai qu'un cul-de-jatte portant son nom était mort... Il y avait confusion, etc.

Mon interlocuteur me fit remarquer que cette confusion était pour le moins étrange, qu'il y avait très peu de Croupion à Paris, qu'il n'avait jamais épousé personne et qu'il ne caressait aucun espoir matrimonial.

Je n'en demandais pas tant.

Je m'excusai encore. Par la force de l'habitude, M. Croupion me salua d'un :

— Tout à votre service, monsieur.

Auquel je répondis :

— Trop aimable, monsieur.

Et je me rendis au domicile de M. Félix Lenoir, rue Montmartre, au troisième.

Une petite bonne vint m'ouvrir :

— Suis-je bien chez M. Félix Lenoir ?

— Oui, monsieur. Veuillez entrer.

— Mme Lenoir est-elle visible, demandai-je.

— Il n'y a pas ici de Mme Lenoir. Il n'y a ici que M. Lenoir.

— Encore! fis-je en me tournant vers le grincheux qui venait de surgir.

— Encore? Encore, quoi?...

— Monsieur, excusez-moi, je vous prie. Il doit y avoir erreur. Je suis à la recherche de M. Félix Lenoir.

— Eh bien! monsieur, gronda mon interlocuteur, je vous répète pour la seconde fois que M. Félix Lenoir c'est moi. Que voulez-vous?

Je dus faire un effort pour ne pas m'écrier comme la première fois : « Vous n'êtes donc pas mort non plus! » Je pris mon parti et j'expliquai, comme à l'épicier, le but de ma visite. M. Lenoir n'attendit pas la suite de mes explications.

— Monsieur, dit-il d'un ton péremptoire qui n'admettait pas de réplique, je n'apprécie pas du tout ce genre de plaisanterie. Au surplus, je n'ai pas de temps à perdre. Monsieur, je vous salue.

Je voulus m'excuser; mais le terrible homme avait ouvert la porte d'un geste si décidé que je jugeai inopportun d'insister.

Fallait-il vider ma coupe jusqu'à la lie? Oui, et puis, qui sait? Les trois « autres » étaient peut-être morts pour tout de bon.

Me voici rue Bonaparte, chez M. Maxime Detalle.

Un petit homme toussoteux, aux gestes prudents, me reçoit.

— M. Maxime Detalle?... commençai-je.

— C'est moi, monsieur, Maxime Detalle, chef de bureau au ministère des Affaires étrangères, décoré de...

Je coupai :

— Vous permettez, monsieur... une question?

— Je vous en prie...

— Vous ne vous êtes jamais marié?

— Hélas! non, monsieur, en voici la raison...

— Je ne voudrais pas être indiscret à ce point, non, monsieur.

Rapidement, j'exposai le but de ma visite. Avec une politesse onctueuse, M. Detalle me reconduisit.

Une barbe, mais quel brave homme! Il s'excusa pour la sixième fois du dérangement qu'il m'avait occasionné « bien involontairement », il m'exprima tous ses regrets... Pour un peu, il se fût excusé de n'être point mort dans la peau du cul-de-jatte.

Puis me voici chez M. Désiré Chélaré, un antiquaire maniaque doublé d'un célibataire endurci. M. Chélaré comprend très bien mon cas et celui du cul-de-jatte noyé, et — tout

en me montrant sa galerie — il me conseille fort d'acquérir un casque ayant appartenu à Caïn, le meurtrier d'Abel, une chemise de Moïse, un parapluie ayant servi à Cléopâtre et le vase dans lequel Ponce-Pilate se lava les mains.

Je remercie de ses bons offices cet homme affable, et je me rends chez Théodore Lauret.

M. Lauret offre, au premier examen, tous les symptômes du crétinisme intégral. Il me confie qu'il a voulu se marier, il y a deux ans. On lui a déclaré à la mairie — avec preuves à l'appui — qu'il avait épousé déjà une dame Laruduis (qu'il ne connaît ni d'Eve, ni d'Adam). Le fonctionnaire qui lui fit cette déclaration était si sérieux qu'aucun doute n'a germé dans le cerveau obtus de Théodore Lauret, qui s'est excusé de sa méprise et s'est retiré. Sa fiancée, qui était servante dans l'hôtel où il gîte, l'a giflé magistralement...

— C'est bien ce que je pensais, me dit Lautrec quand je lui eus exposé les résultats de mes recherches.

— En ce cas, mon ami, vous auriez pu me dispenser de faire des démarches ridicules.

— Ne vous fâchez pas, mon cher. Je voulais m'assurer de l'exactitude de mes prévisions. Il résulte de mes premières constatations que l'étrange noyé s'était marié au moins cinq fois, sous des noms portés par des hommes qu'il devait connaître. Peut-être ceux-ci me permettront-ils d'établir d'une façon exacte l'identité du peu scrupuleux personnage qui croyait ensevelir son secret dans la tombe.

— Comment la police n'a-t-elle pas eu vent de tout ceci?

— Les cas de bigamie, de trigamie, etc., sont plus fréquents qu'on ne pense. Certes, notre fameux cul-de-jatte a exagéré. Il aura rencontré des difficultés; mais il les aura surmontées. Ceci nous amène à supposer que nous avons affaire à un adroit coquin. Je viens d'éclaircir un premier mystère; il en restera bien d'autres, je pense, à dissiper...

CHAPITRE III

LE MYSTÈRE S'ÉCLAIRCIT ET SE... COMPLIQUE

L'affaire du cul-de-jatte m'intriguait au plus haut point. Quel était donc ce cadavre qui, bien que n'étant pas anonyme — loin de là, puisqu'il tombait dans l'excès contraire — restait plongé dans les ténèbres du mystère le plus absolu? Voilà donc un homme qui avait déjà cinq noms connus, et dont on ne parvenait pas à établir l'identité.

Je passais boulevard Saint-Michel. J'en profitai pour aller

voir Lautrec, bien que l'heure fût très matinale.

— Eh bien ! fis-je dès le seuil, du nouveau, mon cher ?

— Oui.

— Vous avez identifié le cadavre ?

— Pas encore. J'ignore son nom exact ; mais je possède sur lui des renseignements précieux. Il n'exerçait pas seulement le lucratif métier de mendiant que nous lui connaissons. Il avait, comme vous le savez, épousé plusieurs femmes, et en avait fait des esclaves. Il recueillait le fruit de leur travail, et il ne leur laissait que le strict nécessaire pour vivre. On l'appelait « l'antidérapant ».

— D'où vient ce surnom ?

— C'est bien simple. Son chariot était pourvu d'un dispositif spécial qui l'empêchait de glisser aux endroits où la déclivité des rues est trop accentuée. Au surplus, il se faisait fort de ne pas déraeper sous les mailles de la police...

A ce moment, on sonna à la porte de mon ami. Le groom alla ouvrir et vint dire que M. Bellay, accompagné d'une dame, attendait dans l'antichambre.

— Faites entrer, dit Lautrec.

Bellay, c'était cet inspecteur de la police judiciaire qui, en maintes circonstances, ai-je dit, avait prêté son concours au détective.

La femme, c'était Mme Chélard, une des cinq épouses du cadavre.

— Du nouveau ? demanda mon ami au policier.

Celui-ci répondit, en ouvrant de grands yeux :

— Et du fameux ! Le mystère se complique : Mme Chélard a revu son mari *vivant* !

Il y eut un moment de stupeur.

— Je vous amène Mme Chélard, reprit Bellay, pour qu'elle vous fasse elle-même le récit de ce qu'elle a vu.

Mme Chélard parla :

— Je croyais mon mari mort. J'en étais fort peinée. Cependant, il faut vivre, et je faisais des emplettes hier soir, lorsqu'en traversant le boulevard des Italiens, j'aperçois soudain mon mari, près d'une porte, tendant sa sébile. J'allai à lui :

« — Comment !... toi ici !... toi vivant !... m'écriai-je.

« C'était le cri du cœur, monsieur. Mon mari me regarde en souriant malicieusement. J'étais abasourdie.

« — Moi, mort ? s'écrie-t-il, et pourquoi ?

« — Et ton cadavre qui est à l'Institut médico-légal.

« Et je parle, je parle... Je lui raconte que je suis allée

le reconnaître.

« Tout à coup, mon mari se frappe le front :

« — Pardil ! s'écrie-t-il, c'est vrai. J'avais oublié que j'étais mort !

« Et, brusquement, il se lève, repousse du pied son chariot, et, sans mot dire, *il prend ses jambes à son cou...* »

Lautrec ne put s'empêcher de rire :

— Pour un cul-de-jatte, c'est le comble, dit-il. Et ce fait démontre que, si le gaffard avait recouvré l'usage de ses jambes, il avait, du même coup, perdu la tête.

— Mais, continua-t-il en s'adressant à Mme Chélar, êtes-vous bien certaine d'avoir reconnu votre mari ? Le chagrin excuserait une méprise fort compréhensible.

— Je l'ai reconnu là, comme j'ai reconnu son cadavre à l'Institut médico-légal.

Mon ami sourit :

— Il faudrait pourtant, pour que vous eussiez pu le voir, vivant, boulevard des Italiens, qu'il ne fût plus, étendu, mort, sur la dalle de la Morgue.

A ce moment, la sonnerie du téléphone retentit et nous entendîmes Lautrec dire :

— Allo?...

— ...

— Oui, c'est moi, Lautrec... je vous écoute.

— ...

Soudain, nous vîmes le détective bondir sur son siège.

— Pas possible ! s'écria-t-il, c'est incroyable !

— ...

— Et c'est ce matin que vous avez constaté le fait ?

— ...

— J'accours...

Il avait raccroché l'écouteur. Il se tourna vers nous.

— Il y a des coïncidences vraiment étranges dans cette affaire, nous dit-il. Savez-vous ce qu'on m'apprend ?

Nous le regardâmes étonnés.

— Eh bien ! dit-il, en scandant chacun de ses mots, on m'apprend qu'il y a quelques minutes, on a constaté que *le cadavre du cul-de-jatte avait mystérieusement disparu !*

.....

— Il y a un fait dont je suis certain, dit Lautrec, quand nos visiteurs nous eurent quittés, c'est que Mme Chélar aura été abusée par une étrange ressemblance.

— Mais, objectai-je, s'il y avait deux « antidérapants » ?...

— Non, dit mon ami, je suis également certain *qu'il n'y a qu'un antidérapant*.

Je sursautai en entendant une telle affirmation. Je savais que Laurec n'affirmait qu'à bon escient, et qu'il n'était pas ses dires que sur des certitudes.

— Mais, insinuai-je, très perplexe, c'est presque impossible.

— Il était aussi impossible que Mme Chériard reconnût son mari à l'Institut médico-légal qu'au boulevard des Hautes. Il est un fait qui ne laisse aucun doute, et qui doit servir de base à toutes les investigations; c'est que l'homme mystérieux que nous avons vu était bien mort. Mais où est-il? Voilà ce qu'il faut savoir avant tout.

CHAPITRE IV

LE CADAVRE RÉCALCITRANT

Laurec s'était rendu à l'Institut médico-légal. Il avait fait toutes les recherches qu'il avait jugé utiles, sans rien découvrir. Pas de trace de voi, pas d'empreintes digitales, aucun indice permettant d'établir une complicité quelconque. Le cadavre avait disparu à la manière des fantômes.

Comment le retrouver? Comment suivre sa trace? Laurec ne cachait pas que la tâche était malaisée.

Etre n'était pas impossible. Le cadavre lui-même allait nous fournir une piste, laisser une trace sanglante de son passage.

Le lendemain matin, nous apprenions qu'un crime avait été commis dans une maison de la banlieue parisienne; le rentier qui l'habitait avait été tué. Deux balles de revolver l'avaient frappé à la tête.

La veille, au soir, des voisins avaient vu le rentier rentrer chez lui, accompagné d'un cui-de-jatte, avec lequel il s'entretenait assez familièrement. Il l'avait même aidé à gravir le perron de l'entrée.

Une demi-heure plus tard, on avait cru entendre des coups de feu... et c'était tout.

On n'avait pas vu sortir l'infirme.

Le domestique, qui était absent à ce moment, était rentré une heure plus tard et avait découvert, dans la salle à manger, le cadavre déjà froid de son maître. Quant au cui-de-jatte, il avait disparu.

Telle était la relation que faisait du crime un journal du matin. Je l'avais lue avec la plus vive curiosité. Je

ecourus chez l'autree; celui-ci venait de partir. Il était sur le lieu du crime.

Deux heures après, je repassai chez lui. Le détective était rentré. Il était dans son cabinet de travail, où je le trouvai plongé dans ses réflexions. Il avait disposé sur son bureau différents objets : morceaux de bois, c.efs, papiers divers...

— Et le crime d'hier? questionnai-je.

— Mystérieux! mystérieux! mon ami. Voici le drame en un mot. M. Frédéric Cazères habitait sa petite maison de la banlieue depuis plus de dix ans. Il était rentier. Homme rangé, dit-on. Il voyageait un peu. Il était célibataire et n'avait pour le servir qu'un vieux domestique, dont l'honnêteté est proverbiale. Il était charitable et recevait chez lui notre fameux cul-de-jatte. Il le faisait entrer, lui donnait à boire et à manger, s'entretenait même familièrement avec lui, déclare son domestique et, avant son départ, il lui donnait quelques pièces d'argent.

« On ne lui connaissait aucun ennemi. Vous avez lu le récit du crime dans les journaux; il est exact.

« J'ai étudié les lieux et j'ai pu reconstituer le meurtre. Le cul-de-jatte est entré, aidé par M. Cazères. Les deux hommes ont parlé ensemble dix minutes environ. *Grâce aux traces qu'ils ont laissées*, j'ai pu lire l'histoire du crime comme dans un livre ouvert. Mais, premier fait étrange, le cul-de-jatte a quitté son chariot et *s'est assis à table*, devant M. Cazères. Il a profité du moment où celui-ci débouchait une bouteille pour lui loger deux balles de revolver dans la tête. La victime est tombée inanimée. Prenant son chariot sous le bras, l'assassin a profité de l'obscurité — la nuit tombait — pour se sauver par le jardin. Il a enjambé une haie et a pris la direction de Paris.

— Et c'est tout?

— Non. Ce que j'ai constaté ensuite est tellement invraisemblable, que je n'oserais y ajouter foi si je n'avais, devant les yeux, la preuve palpable de ce que j'avance. J'ai relevé, dans la chambre du crime, des empreintes digitales qui me permettent d'identifier, d'une façon incontestable, le meurtrier. Vous savez, en effet, qu'il n'y a pas dans l'humanité deux pouces qui laissent la même empreinte.

— Je sais.

— Eh bien! mon ami, écoutez la révélation que je vais vous faire. J'avais, par précaution, pris moi-même les empreintes digitales du mystérieux mort de la Morgue. Or, ces

empreintes et celles que j'ai relevées dans la chambre du crime sont absolument identiques!

— Un subterfuge? Une imitation?...

— *C'est matériellement impossible!* Un artiste peut imiter une rose en la peignant, mais il ne pourrait créer une fleur. Aucun homme ne peut non plus laisser l'empreinte d'un pouce quelconque s'il ne possède ce pouce même. Je vous le dis, *les empreintes digitales que j'ai relevées sont celles du noyé.* Et ceci complique encore le mystère. Si même un homme ressemblait par le visage à celui que nous appelons « l'antidérapant », il ne pourrait avoir dans le pouce les mêmes lignes. Je vous le répète, *c'est matériellement, c'est scientifiquement impossible.*

— Alors?...

— Alors, je n'y comprends plus rien; mais je trouverai, par la force de la logique.

CHAPITRE V

LAUTREC EN CAMPAGNE

Depuis deux jours, malgré mes visites réitérées, je n'étais pas parvenu à trouver Lautrec chez lui.

— Il n'est pas rentré chez lui, me dit son groom.

J'avais quelques craintes. N'avait-il pas été victime de l'ennemi mystérieux, de ce fameux cul-de-jatte qui se savait peut-être menacé par lui?

Je revenais de Montmartre et je passais boulevard de Sébastopol. Je me promenais, en flâneur, lorsque soudain je bondis de surprise. Devant moi, à mes pieds, venait de surgir... je vous le donne en mille! L'« antidérapant » lui-même!

Je me dirigeai vers l'homme, avec la crainte qu'il ne s'évanouît à mon approche, comme un fantôme. Mais il me laissait venir, en me regardant ironiquement.

« Quel cynique personnage! » pensai-je.

Je me penchai et j'empoignai énergiquement le cul-de-jatte par le bras. Je m'attendais à une résistance. Il n'en fut rien. Il se laissait faire en souriant. Je cherchais des yeux un gardien de la paix. J'en aperçus un. Déjà quelques personnes se retournaient. Désormais, je tenais l'homme et l'empêchais de fuir. Je resserrai mon étreinte et j'allais appeler le policier, lorsque le cul-de-jatte me jeta à brûle-pourpoint :

— Prenez donc garde, mon cher, vous allez ameuter les passants.

Alors, seulement, je reconnus Lautrec, sous son déguisement.

Ce n'était certes pas sans raison qu'on l'avait surnommé *le Détective Fantôme*.

Des passants s'étaient arrêtés et se groupaient autour de nous.

— Oui, dit très haut mon ami pour tromper la galerie, oui, c'est ainsi que tu me retrouves, mon vieux camarade, après dix ans ! J'ai perdu mes jambes à Verdun. Voilà où j'en suis réduit ! Où sont nos bonnes années de collège ?...

Le public comprenait que deux amis, occupant des degrés opposés de l'échelle sociale, venaient de se rencontrer par hasard. On jeta quelques sous dans la sébile du malheureux et l'on passa.

— Ce métier de mendiant est plus lucratif que celui de détective, me confia mon ami, quand nous fûmes seuls. A l'avenir, j'aurai deux cordes à mon arc. Maintenant, quittez-moi, pour ne pas me faire remarquer par les culs-de-jatte, mes frères en martyre. Et n'oubliez pas votre obole au malheureux, en même temps que votre poignée de main à l'ancien ami qu'on ne renie pas.

J'obéis et continuai ma route. J'avais compris la tactique de Lautrec : il était entré dans la peau de l'homme mystérieux qu'il recherchait. Il s'était déguisé en « cul-de-jatte », afin de tromper éventuellement les complices de l'inconnu.

CHAPITRE VI

DES LUEURS DANS LES TÉNÉBRES

Deux jours s'étaient écoulés.

— Nous sommes en plein mystère, me dit Lautrec.

— Vous n'avez rien découvert de nouveau ?

— Si, mais chaque nouvelle découverte a pour effet d'épaissir le mystère qui enloure cette étrange affaire.

— Puis-je savoir où vous en êtes ?

— Certes. Je suis d'abord allé trouver les cinq célibataires que vous avez vus avant moi. Je m'étais tenu ce raisonnement : si « l'antidérivant » a pris les noms des cinq individus, c'est qu'il les connaissait, et qu'il présumait qu'aucun d'eux ne se serait marié dans un laps de temps assez long. Quatre de ces célibataires avaient à peu près le même âge que le cul-de-jatte. Je me renseignai : tous avaient suivi, à la même époque, les cours du lycée Charlemagne. C'était une piste. Je questionnai les célibataires, afin de savoir s'ils ne soupçonnaient pas un de ces « lascars qui promettent », un de ces

aventuriers en herbe, comme on en voit dans les collèges, de s'être servi de leurs noms pour se marier. Leurs réponses ne m'apportèrent aucun éclaircissement. Mes investigations se portèrent ensuite du côté des cinq veuves du noyé. Toutes étaient devenues, depuis leur mariage, des femmes d'une honnêteté douteuse. Mon enquête, de ce côté, continue; mais elle n'a donné, jusqu'à présent, aucun résultat.

— Aucune lumière nouvelle, donc? —

— Si, de nouvelles lumières, mais qui, comme je vous l'ai dit, compliquent le mystère. J'ai découvert une sixième épouse du faux cul-de-jatte.

— La mystérieuse dame brune, dont l'inspecteur Bellay vous a parlé?

— Non, une autre.

— Une autre encore! fis-je, stupéfait. Quelle est donc cette sixième ou plutôt cette septième martyre?

— C'est Mme Charles Leborgne.

— Pourquoi n'est-elle pas allée reconnaître son mari à la Morgue?

— Là, précisément, est le mystère. Mme Leborgne a déclaré qu'elle n'avait plus revu son mari, mais qu'elle ne s'en était pas étonnée outre mesure. Continuant discrètement mon enquête, j'ai appris que le cul-de-jatte avait été assez gravement malade. Une nuit, une automobile de maître s'est arrêtée devant la maison où habite Mme Leborgne. Des inconnus y sont entrés et en sont ressortis peu après en emportant un sac volumineux, qu'ils ont déposé dans la voiture. Puis, l'auto est partie à toute vitesse. C'est du moins ce qui résulte du témoignage des voisins. Depuis cette nuit, on n'a plus revu le cul-de-jatte. Ceci laisserait supposer que le sac contenait son cadavre. J'ai questionné, à ce sujet, la veuve, qui prétend que personne n'est venu chez elle, que son mari s'est guéri et qu'il est parti un beau matin pour ne plus revenir. Là, se borne jusqu'à présent mon enquête.

— Les cinq célibataires ont-ils connu ce Leborgne?

— Non. Mais j'ai pris des renseignements qui tendraient à prouver que ce nom était bien celui du défunt. L'enquête continue d'ailleurs, mais, jusqu'à présent, je n'ai aucun élément nouveau à signaler.

Je serrai la main de Lantrec et le quittai, en lui promettant de revenir le lendemain. J'étais déçu, ma curiosité était surexcitée et, comme l'avait dit mon ami, les nouvelles lumières ne faisaient que compliquer le mystère qui planait autour de cette étrange affaire.



Le lendemain, j'apprenais qu'un crime nouveau avait été commis au centre même de Paris, quai des Grands-Augustins. Un autre rentier, M. Léon Auvry, avait été assassiné dans son appartement du premier étage. Le meurtrier était inconnu.

L'après-midi, je vis Lautrec. Tout de suite, il me parla du drame.

Il s'était rendu sur les lieux quelques heures auparavant.

— Connaît-on le coupable ?

— Ce crime est analogue à celui dont fut victime, il y a quelques jours, M. Cazères. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'une fois encore, j'ai relevé *des empreintes digitales qui sont identiques à celles que j'ai prises moi-même sur le mystérieux noyé de la Morque !*

— Toujours le cadavre ambulant ! le cadavre qui tue ! m'écriai-je. Tout cela est de plus en plus extraordinaire ! A-t-on vu, ici aussi, le cul-de-latte ?

— Non. On n'a rien vu. Je n'ai pour me guider que les empreintes dont je viens de vous parler.

— C'est à ne plus rien comprendre.

— Je n'y comprends pas plus que vous, mais je ne désespère pas...

CHAPITRE VII

UNE PISTE MYSTÉRIEUSE

Lautrec m'avait dit :

— Je vais persister à me déguiser en cul-de-latte. Je ne rentrerai plus chez moi, afin de dépister ceux qui pourraient m'espionner. Dès que j'aurai besoin de vous, j'irai vous trouver !

Six jours s'étaient écoulés lorsque je reçus la visite de Bellay. Cette fois, il y avait du nouveau ! L'inspecteur me fit le récit des aventures de Lautrec, aventures qui ne laissent pas d'être étonnantes. Je vais me borner à reproduire brièvement ce récit.

Comme il me l'avait dit, Lautrec était rentré dans la peau de l'« antidérapant », et il s'était posté dans les artères que (suivant ses renseignements) le faux cul-de-latte fréquentait. Pendant deux jours, rien ne s'était passé. Mais le troisième, un inconnu vêtu très élégamment, s'était arrêté devant lui et lui avait jeté une pièce de monnaie d'une étrange légèreté. Tout de suite, Lautrec avait remarqué que cette pièce était creuse, et qu'elle contenait un morceau de papier. C'était un billet. Le détective l'ouvrit et lut :

*Mon soir aura la promesse
cher sans du somme Bien
ami faite nouveau que à
Venez Il. Apportez-vous vous
ce y moi m'avez Elisabeth.*

Que signifiaient ces phrases abracadabrantes ? Lautrec ne s'attarda pas à les déchiffrer. Il souleva sa casquette. C'était un signe convenu. A cent mètres de lui, un ouvrier se promenait : il vit le signe et s'approchant du faux cul-de-jatte, il lui donna son obole.

— Suivez l'homme qui vient de me faire la charité, dit Lautrec sur le ton du remerciement.

Le pseudo ouvrier, qui n'était autre qu'un inspecteur déguisé, pivota sur ses talons et disparut. Lautrec avait déposé le billet ouvert dans sa casquette, qu'il tenait à la main.

— *Mon soir aura la promesse...* répétait-il. Il n'y a pas de doute, ce sont des mots intervertis. Commençons par la fin. *Elisabeth m'avez moi y ce.* Pas de sens. Quelle serait la clef ?

Il essaya de lire en supprimant des mots, vains efforts. Dix fois, il recommença.

— Que je suis stupide ! murmura-t-il enfin. La clef est simple. Les mots sont disposés, non point *horizontalement*, comme nous avons l'habitude de le faire, mais *verticalement*, à la manière chinoise, il suffit donc de lire le billet de *haut en bas* au lieu de *gauche à droite*.

Lautrec venait, en effet, de déchiffrer, en prenant la première rangée des mots disposés l'un au-dessus de l'autre :

Mon cher ami venez ce soir sans faute. Il y aura du nouveau. Apportez-moi la somme que vous m'avez promise. Bien à vous, Elisabeth.

« La clef n'est pas compliquée, pensa le détective. Ceci tend à prouver qu'il s'agit d'une précaution élémentaire, et que la lettre devait être remise en mains sûres. Reste à savoir où l'homme à qui elle était destinée doit se rendre ce soir. J'espère bien que mon auxiliaire me l'apprendra grâce à sa filature. »

Lautrec attendit. Enfin, l'après-midi, l'inspecteur revint :

— J'ai quelques renseignements, dit-il.

— Bien. Je serai au bureau dans une demi-heure.

Quai des Orfèvres, le détective apprit que le passant qui lui avait remis le mystérieux billet était le baron Jérôme d'Antrive.

En hâte, il fit toutes les recherches qu'il jugea utiles. Le baron était de bonne noblesse. Il était célibataire. Son patrimoine, bien que fort ébréché, lui permettait de faire supposer qu'il fût mêlé à des affaires louches.

Lautrec réfléchit. Que faire ? Aller trouver le baron, le questionner ? S'il était coupable ou complice, c'était faire naître la méfiance. Mauvais moyen.

Il restait au détective un faible espoir, un vague indice. Quelle était cette Elisabeth qui avait signé le billet ?... Une parente ?... Une complice ?...

Nerveusement, Lautrec consulta des fichiers. Tout à coup, il poussa un cri de triomphe. Il venait de trouver, ou tout au moins il croyait avoir trouvé. La sœur du baron Jérôme d'Aurive s'appelait Elisabeth. Elle avait épousé le comte César de Riva et elle habitait un hôtel avenue Victor-Hugo. C'était une mondaine ; ses salons étaient très fréquentés. Rien n'expliquait les rapports qu'elle pût avoir avec un cul-de-jatte.

« Il ne faut jamais, si l'on veut arriver à un résultat, se laisser arrêter par la barrière, souvent factice, de l'in vraisemblable, se dit Lautrec. Ce soir, j'irai voir la comtesse Elisabeth de Riva. »

CHAPITRE VIII

UN COUP DE THÉÂTRE

La nuit tombait lorsque le détective, toujours déguisé en cul-de-jatte, s'arrêta devant l'hôtel de l'avenue Victor-Hugo.

Lautrec ne s'était tracé aucun plan de campagne. Il allait à l'aventure, vers l'inconnu, vers le mystère, ne sachant pas ce que lui réservait le hasard.

Mais, prévoyant, comme toujours, il avait pris toutes ses précautions et était armé. Une heure avant, il avait appris que la comtesse était considérée comme une femme fort charitable et qu'elle recevait parfois, chez elle, des culs-de-jatte, à qui elle faisait largement l'aumône.

Lautrec attendait patiemment. Il ruminait et il allait prendre le parti de faire appel au concierge lorsque la porte s'ouvrit.

Un laquais parut sur le seuil.

— Mme la comtesse... commença Lautrec.

— Oui, fit le laquais, comme s'adressant à un personnage connu. Mme la comtesse est dans son boudoir. Elle vous attend.

Le domestique, d'un signe, engagea le faux cul-de-jatte à le suivre.

C'était dans le vestibule de marbre, un bruit bizarre que celui que faisaient les roulettes grincantes du chariot, mais le laquais ne semblait pas s'en offusquer, ni en rire.

Il était sans doute accoutumé aux caprices de Mme la comtesse.

Il poussa même la mansuétude jusqu'à aider l'infirme à pénétrer dans un boudoir parfumé, puis il se retira. Deux minutes après, la comtesse de Riva faisait son apparition.

C'était une femme d'une grande beauté, aux traits réguliers, au teint de rose qu'avivait la flamme enchanteresse de deux yeux couleur d'onde.

Le boudoir était plongé dans la pénombre. Dès l'entrée cependant, elle aperçut le cul-de-jatte et alla à lui, en disant :

— Quelle imprudence, César ! Pourquoi prendre encore ce déguisement qui, d'un jour à l'autre, peut vous compromettre?...

Lautrec dut se faire violence pour étouffer le cri de triomphe qui lui montait aux lèvres. Du premier coup, la comtesse venait de déchirer un morceau du voile impénétrable qui enveloppait l'étrange affaire de l'« antidérapant ». César ! s'était-elle écriée !... César, c'était le prénom de son mari. « Pourquoi encore ce déguisement. » C'était donc le comte de Riva qui prenait la forme du cul-de-jatte. Mais il fallait que le détective répondît !... Et parler, sans pouvoir imiter la voix inconnue du comte, c'était se démasquer...

Lautrec employa un subterfuge. Sans mot dire, il tira d'une de ses poches le billet reçu le matin et le tendit à son interlocutrice.

Celle-ci le prit et le parcourut du regard :

— Mais, remarqua-t-elle, c'est le billet que l'avais confié à Jérôme, il y a quelques jours déjà, et qu'il n'aura pu, sans doute, vous remettre le jour même. Je n'ai plus revu mon frère depuis... Il s'agissait de l'affaire dont je vous ai entretenu jeudi. Et vous, avez-vous du nouveau ?

Lautrec se taisait, attendant quelques mots encore, les derniers mots révélateurs que nût encore prononcer la comtesse avant qu'il ne fût démasqué. Mais la jeune femme n'ajouta qu'une phrase :

— Mais, parlez donc... je vous écoute.

A ce moment un coup de sonnette retentit. On allait peut-être venir. Il fallait brusquer tout.

« Le sort en soit jeté ! » pensa Lautrec. Il se dressa et, repoussant du pied le chariot qu'il occupait quelques instants

auparavant, il se dirigea, le revolver brandi vers la comtesse. Celle-ci poussa un cri d'effroi.

— Pas un mot, madame, dit Lautrec d'une voix calme. Je suis inspecteur de la Sûreté. Vous allez me révéler à l'instant ce qui se passe ici.

La comtesse reculait, interdite, effrayée, devant le canon menaçant du revolver.

Puis, tout à coup, elle poussa un soupir de soulagement. Une tenture du boudoir venait de s'ouvrir. Sur le seuil se dressait, immobile, dans la pénombre, un homme à l'attitude hautaine.

Lautrec dévisagea l'inconnu : celui-ci le fixait d'un regard de feu, sans se départir d'un calme qui ne manquait pas de grandeur.

La comtesse avait étendu les mains vers lui dans un geste d'imploration, en s'écriant :

— A moi ! César !

Sans mot dire, le nouvel arrivant fit un geste qui n'échappa point au détective.

Les deux hommes se défilèrent dans un duel muet dont on ne pouvait prévoir l'issue. Puis, brusquement, presque automatiquement, leurs bras s'élevèrent en même temps, leurs revolvers se menacèrent.

Deux éclairs jaillirent, suivis d'une seule détonation.

Lautrec s'effondra sur le parquet.

L'inconnu fit un signe à la comtesse. Celle-ci sortit, devant lui. Puis, les portes du boudoir furent fermées à l'extérieur.

A ce moment, une pendule sonna :

IL ETAIT 8 HEURES DU SOIR.

ET C'ETAIT LE 13 SEPTEMBRE.

CHAPITRE IX

DOUZE CADAVRES RETROUVÉS

— Pas de nouvelles de Lautrec ? demanda le directeur de la police judiciaire.

— Aucune, chef, répondit l'inspecteur Duret.

— Il nous avait promis d'être ici, au plus tard, à 10 heures. Il est près de minuit.

— En effet, chef.

— Lautrec est toujours de parole. Quelque incident imprévu est survenu, sans doute. Prenez trois hommes avec vous et allez à sa recherche. Vous savez où ?

— Avenue Victor-Hugo, chez le comte de Riva.

— Oui. Et surtout de la discrétion et de la prudence !

Vingt minutes plus tard, Duret et ses trois auxiliaires descendaient d'une auto, avenue Victor-Hugo. Ils sonnèrent à trois reprises à la porte de l'hôtel. Aucune réponse.

— Forcez la serrure! ordonna l'inspecteur.

Un instant après, les policiers étaient dans la place. Ils traversèrent les chambres du rez-de-chaussée : personne! Ils visitèrent les étages : personne. L'hôtel était vide.

Aucun meuble n'avait été enlevé, pas un objet ne semblait avoir été changé de place; mais les propriétaires et tout le personnel avaient disparu.

Comme ils descendaient au rez-de-chaussée, les policiers entendirent un bruit sourd, suivi d'une plainte. Ils avaient oublié de visiter un boudoir : ils ouvrirent la porte et trouvèrent Lautrec étendu sur le parquet.

— Vite un médecin! ordonna Duret.

Le détective s'était soulevé.

— La blessure n'est pas grave, dit-il, mais elle paralyse mes mouvements. J'avais devant moi un rude tireur : la balle a atteint le doigt qui pressait la détente de mon revolver et s'est logée dans mon côté droit. Mon adversaire avait dès lors sur moi un trop grand avantage : je me laissai tomber sur le parquet pour qu'il me crût blessé à mort. Cette tactique me permettait de prendre le temps de changer mon arme de main, mais on m'a enfermé. J'ai voulu agir, mais je vous le disais, ma blessure paralysait mes mouvements. J'ai arrêté, jusqu'à présent, comme j'ai pu, l'épanchement du sang.

La blessure de Lautrec, en effet, n'était pas grave. Quelques jours après, le détective était sur pied. Mais il n'avait pas attendu ce moment pour agir. Des perquisitions avaient été faites dans l'hôtel de l'avenue Victor-Hugo. Aucune pièce compromettante n'avait été trouvée dans l'habitation et les policiers désespéraient de découvrir le moindre indice, lorsque les regards de l'un d'eux furent attirés, dans le jardin, par une proéminence du sol où la terre avait été fraîchement remuée.

On fit aussitôt des fouilles et l'on découvrit un cadavre à peine en décomposition. Les recherches furent poussées plus loin et l'on exhuma onze autres cadavres. Douze morts! Quelles étaient ces victimes?...

Les malheureux étaient défigurés. Les poches de leurs vêtements étaient vides. Pas le moindre indice ne permettait de les identifier. Seul, un cadavre offrait des signes distinctifs.

Les autres étaient en complet état de putréfaction. Trois d'entre eux n'étaient plus que des squelettes.

Quels effroyables mystères cachait donc cet étrange hôtel? Quels rapports existaient entre le comte de Riva et feu le macabre « Antidérapant », dont le cadavre restait introuvable?

CHAPITRE X

MAIS L' « ANTIDÉRAPANT » REPARAIT VIVANT

Les plus fins limiers de la police étaient sur pied. On faisait des enquêtes partout.

On avait recherché le baron Jérôme d'Aulrive. Il avait disparu sans laisser de traces, le même soir que le comte et la comtesse de Riva. Les six femmes du noyé de la Morgue étaient étroitement surveillées.

Lautrec s'était remis en campagne. Il avait acquis la certitude que le comte de Riva et l'imitateur de l'« Antidérapant » n'étaient qu'un seul être et il avait pu reconstituer quelques fragments de la vie, en partie double, du comte. Celui-ci mendiait, certains jours sous la forme d'un cul-de-jatte. Le soir, il apparaissait dans les salons, sous les dehors élégant d'un gentilhomme accompli.

Lautrec cherchait nuit et jour... Il ne dormait plus. Une grande joie l'attendait.

L'inspecteur de la Sûreté Bellay vint le trouver un matin et lui dit :

— J'ai retrouvé la dame brume qui, à la Morgue, déclara d'abord reconnaître son époux dans le noyé, puis se retira en disant s'être trompée.

— Précieux! précieux! s'écria Lautrec, qui est cette dame?

— C'est Mme Pascal Aubrant, femme d'un grand négociant parisien. Elle habite actuellement une petite villa à Suresnes. J'ai fait adroitement parler les domestiques et les voisins. Mme Aubrant déclare que son mari est parti en voyage; mais il se passe, croit-on, des choses mystérieuses dans cette maison.

— Ah!...

— Madame n'a qu'une cuisinière et une femme de chambre. Cette dernière est assez loquace : elle prétend que Madame reçoit quelqu'un en cachette ou bien qu'un homme se cache dans la maison.

— C'est parfait. Nous partons pour Suresnes.

— Tout de suite?

— A l'instant.

.....

Il était 11 h. 30 du soir.

Cachés dans l'ombre, Lautrec et Bellay rôdaient autour de la villa de Mme Aubrant. Depuis près d'une heure déjà toutes les lumières étaient éteintes dans l'habitation.

— Le moment est venu, dit Lautrec. Mme Aubrant est, sans doute, plongée dans son premier sommeil. Elle n'entendra rien.

Aucune porte ne résiste à un voleur ou à un détective habile. Lautrec avait introduit une fine pince dans la serrure : la porte d'entrée fut franchie. Là, les deux hommes, afin d'étouffer le bruit de leurs pas, enveloppèrent leurs pieds de chaussons épais.

A pas de loup, ils visitèrent les caves et le rez-de-chaussée, projetant, par instants, les rayons d'une lampe électrique de poche dans les recoins des chambres, au fond des meubles qui eussent pu servir de cachette.

Lautrec et son compagnon montèrent à l'étage.

— Voici la chambre à coucher de Mme Aubrant, indiqua Bellay.

— Entrons-y.

Le détective redoubla de prudence pour ouvrir la porte, qui laissait filtrer un vague filet de lumière. Lautrec entra, retenant sa respiration. La chambre était faiblement éclairée par une veilleuse.

Dans le lit, deux formes humaines : une femme — Mme Aubrant, d'après le portrait qu'en avait fait Bellay — et un homme. La tête de celui-ci était tournée du côté opposé, si bien que le détective, pour dévisager l'inconnu, dut faire le tour du lit.

Il s'approcha doucement de l'homme. Enfin, le visage lui apparut.

Lautrec bondit de surprise : l'homme qui dormait là, *c'était le mystérieux noyé de la morgue!*

— Non, c'est impossible! je rêve! se dit Lautrec. C'est tout à fait inconcevable! Et pourtant, c'est bien lui! Je n'oublie pas un visage quand je l'ai vu, ne fût-ce qu'une fois.

Il fit signe à Bellay d'approcher et lui montra du doigt le dormeur. L'inspecteur, à son tour, bondit, et sa surprise fut si soudaine, qu'il s'écria :

— L' « antidérapant! »... Ici!...

Un cri lui répondit. Le dormeur s'était éveillé et regardait, stupéfait, les deux hommes qui se dressaient devant lui et le fixaient de leurs regards investigateurs.

— C'est lui ! C'est bien lui, répétait Bellay, au comble de l'ahurissement.

A son tour, Mme Aubrant s'était réveillée et criait :

— Au voleur ! A l'assassin !

On entendit du bruit à l'étage supérieur. Les domestiques étaient réveillés.

Lautrec se tenait, tout droit, immobile, le revolver au poing.

— Silence ! ordonna-t-il. Nous sommes des représentants de la loi.

La femme de chambre et la cuisinière hurlaient en haut, n'osant intervenir. Bellay les fit descendre de force.

Lautrec s'adressa à l'homme.

— Au nom de la loi, je vous somme de parler sans détour. Qui êtes-vous ?

D'une voix tremblante, l'homme répondit :

— Pascal Aubrant.

— Ne mentez pas !

— Je ne mens pas.

— C'est ce que nous allons voir, *monsieur le comte César de Riva* ! s'écria Lautrec, en insistant sur les derniers mots, espérant donner le coup de grâce, qui désarçonnerait son adversaire.

Mais, contre toute attente, celui-ci ne broncha pas.

« Une rude et habile canaille, se dit le détective, c'est bien ce que je pensais. Mais, je vais le démasquer. »

— Enlevez donc cette fausse barbe, monsieur le comte de Riva, si vous ne voulez pas que je vous l'arrache ! ajouta-t-il menaçant.

L'homme ne répondit pas. Il regardait le détective. Il avait les yeux égarés de quelqu'un qui se croit le jouet d'un cauchemar.

Lautrec s'impatienta : il saisit la barbe de l'homme et la tira avec force en criant :

— Je vous l'enlèverai bien, moi.

La barbe résistait et le détective tirait si fortement qu'il menaçait d'emporter la tête. Le patient poussait des cris de douleur, qui ne laissaient aucun doute sur la sincérité de ses sensations.

Enfin, il fallut bien que Lautrec se rendit à l'évidence : il lâcha sa victime en disant d'un air souverainement déçu :

— C'est extraordinaire ! Cette barbe est une barbe naturelle !...

.....
Il y eut un moment où le tragique le disputa au comique.

L'étonnement avait un instant désarçonné Lautrec lui-même. Le détective ressaisit les rênes de sa raison, qui se cabrait devant l'in vraisemblable de sa découverte. Tout d'abord, il avait vu le cadavre vivant du noyé de la morgue. Première surprise. Il s'était dit alors : « Tout s'explique : je me trouve en présence du faux cul-de-jatte, du comte de Riva déguisé ! » Et voilà que cette hypothèse, la seule qui parût plausible, était fausse.

— Ne mentez pas, dit-il d'une voix menaçante. Qui êtes-vous ?

— Je vous répète, monsieur, que je me nomme Pascal Aubrant.

— Votre livret militaire, montrez-moi des pièces d'identité, des portraits...

Mme Aubrant, plus morte que vive, demanda l'autorisation de se vêtir. Elle alla chercher le livret et les portraits demandés. Lautrec ouvrit le premier : il portait bien le nom de Pascal Aubrant. Il examina les photographies : toutes ressemblaient à son hôte.

Lautrec était exaspéré. Oui, ce mystère le surexcitait. Il fallait que, sous une étreinte suprême, la vérité jaillît enfin. Pendant une demi-heure, il « cuisina » ses hôtes, comme on dit en style policier.

Il dit enfin à Aubrant qu'il était soupçonné d'avoir commis plusieurs crimes sous le déguisement d'un cul-de-jatte, que l'échafaud menaçait sa tête, s'il ne se décidait à éclairer la justice.

Soudain, Mme Aubrant se dressa :

— Eh bien ! monsieur, je vais tout vous dire.

Il sembla à Lautrec que le ciel s'ouvrait devant lui. L'émotion l'étouffait, mais il ne laissa rien paraître et ce fut d'une voix calme qu'il dit :

— Je vous écoute, madame.

CHAPITRE XI

LES RÉVÉLATIONS DE MADAME AUBRANT

Elles furent courtes, ces révélations, mais elles projetèrent une lumière si intense sur cette sombre affaire, que Lautrec en fut ébloui.

— Mon mari, commença Mme Aubrant, est négociant en dentelles, négociant en gros. Au début de notre mariage, son commerce prospéra. Puis, nous eûmes de la malchance, une malchance infernale.

« Nous avions un train de vie fort onéreux, à Paris. Pour

les yeux du monde, il fallait le garder. Là est la cause de tous nos déboires; une sotte vanité! Mon mari fit des faux en écritures et se vit acculé à la faillite et menacé de déshonneur. Ici encore, notre sotte vanité entra en jeu : le sang rachète l'honneur, dit le proverbe stupide. Mon mari, affolé, décida de se donner la mort. Il retardait l'heure fatale, l'heure du suicide depuis plusieurs mois déjà.

Nous avions un ami intime, un médecin, à qui nous avions confié notre désespoir et qui nous avait aidés déjà dans maintes circonstances. C'est sur ses conseils que mon mari retardait l'échéance fatale de sa mort. Mais ce n'était plus qu'une question de temps!.. C'est sur ces entrefaites qu'un jour notre ami, le médecin, vint nous trouver. Il nous apprit qu'il avait soigné un homme qui ressemblait à mon époux d'une telle façon que lui, le docteur qui l'avait ausculté, n'avait relevé chez son malade aucun trait, aucun signe qui le différenciât de mon mari. Cet homme — qui était un faux cul-de-jatte et vivait en exploitant la charité publique — venait de mourir. Le médecin nous proposa de substituer ce malheureux à mon mari. Celui-ci avait pris une assurance sur la vie. Il lui suffisait de se cacher; je touchais, à son décès, une somme qui nous eût permis de vivre, ignorés, loin du monde.

Nous achetâmes le silence de la veuve du faux cul-de-jatte... Une nuit, le médecin, mon mari et un ouvrier qui nous est dévoué allèrent en automobile chercher le cadavre. Ils le revêtirent des habillements de mon mari et ils le jetèrent dans la Seine, afin de faire croire à une mort accidentelle. Dans notre précipitation, nous avions donné un costume usagé qui ne contenait aucune pièce d'identité. J'étais restée à Paris, mon mari se cachait ici. Deux jours après, on découvrait le cadavre du noyé.

« J'appris qu'il n'avait pas été identifié et je me rendis à la Morgue. Mais là, on me déclara que le noyé avait déjà été reconnu par cinq femmes! Tout cela était compromettant, j'hésitai..., et je partis sans faire de déclaration. Je vins retrouver ici mon mari, en attendant les événements.

« Nous croyions en être quittes ainsi, lorsque nous apprîmes les crimes mystérieux dont vous nous parliez tantôt : un journal avait donné le signalement du meurtrier. Effrayé, mon mari décida de se cacher. Il ne sortait pas d'ici et nous supposions ce refuge sûr, lorsque vous êtes venu... C'est tout ce que j'ai à vous dire, monsieur, mon récit est l'expression fidèle de la vérité. »

Un doute subsistait dans l'esprit du détective. Le comte de

Riva avait-il un rapport quelconque avec Pascal Aubrant ? Par principe, Lautrec était méfiant et il se demandait si le comte ne portait point un masque qui eût pu, dans la pénombre, dissimuler le visage d'Aubrant. Il lui fallait une certitude.

— Que faisiez-vous, demanda-t-il à Aubrant, le 13 novembre, à 18 heures du soir ? C'était l'heure à laquelle le comte de Riva tirait sur le détective.

— Je me souviens. La date est, du reste, récente. Je dînais précisément avec ma femme. C'était samedi dernier, le nettoyage hebdomadaire avait retardé l'heure du repas.

— Qui peut attester la vérité de vos dires ?

— Ma femme et notre cuisinière.

La cuisinière témoigna de la présence de M. Aubrant chez lui, le samedi 13 septembre, à 8 heures du soir.

En homme méticuleux, Lautrec pria M. Aubrant de lui fournir ses empreintes digitales. Il les compara à celles du cadavre disparu et constata qu'elles étaient dissemblables.

Un nouveau mystère était éclairci. Restait à pénétrer celui qui enveloppait l'étrange personnalité du comte de Riva.

CHAPITRE XII

LE CADAVRE AMBULANT REPARAIT ENCORE

— Où et comment retrouver le comte de Riva, dont la personnalité est si changeante ? me dit Lautrec. Moi seul ai vu ce mystérieux personnage sous une forme que je crois être la vraie. Et, au fait, est-il bien comte et s'appelle-t-il bien Riva ? J'ai pris des renseignements. Il existe un jeune homme de ce nom portant le prénom de César et âgé actuellement de 32 ans. Mais est-ce le véritable comte que j'ai vu ? Où est parti cet homme ? Les ports sont surveillés, la police le cherche partout à Paris.

— Avez-vous un signalement, un portrait ?...

— Je n'ai pas trouvé de portrait : quant au signalement, je l'ai donné d'après l'aspect de l'homme que j'ai vu. Mais, je le répète, cet aspect est-il réel ? Cependant, j'ai mieux : j'ai pu relever dans l'hôtel de l'avenue Victor-Hugo des empreintes digitales du comte.

— Sont-elles semblables à celles du cadavre, par hasard ?

— Non, ce serait impossible d'ailleurs. Mais ce sont ces empreintes qui me permettront de reconnaître l'homme que je cherche.

Trois jours s'étaient écoulés, lorsqu'un événement tout à fait inattendu se produisit, qui jeta la consternation parmi nous.

On venait de retirer de nouveau de la Seine un cadavre en lequel on reconnut pour la seconde fois « l'antidérapant » !

Ce fut un étonnement général ! Quoi ! Le fameux cadavre disparu était retrouvé ! Après son incompréhensible fugue, voici qu'il s'était noyé à nouveau !

Nous supposâmes d'abord que Pascal Aubrant, le sosie du faux cul-de-jatte, s'était noyé. Nous apprîmes par Bellay, qui s'était rendu à Suresnes, qu'il n'en était rien.

— Serait-ce un troisième sosie ? demandai-je à Lautrec.

Celui-ci secoua la tête :

— Non, dit-il.

Toute la journée, le détective parut plongé dans ses réflexions. Il était allé voir le nouveau cadavre et l'avait examiné minutieusement. Je l'accompagnais et il m'avait bien fallu reconnaître que le cadavre était le même que celui que nous avions vu une première fois.

Cependant, comme nous revenions, Lautrec et moi, il me sembla à différentes reprises voir passer un sourire de triomphe sur les lèvres de mon ami.

L'ayant questionné, à ce sujet, il se borna à me répondre brièvement :

— Demain, je vous donnerai la clef du mystère.

— Demain ?

— Oui, car c'est demain que j'arrêterai le comte de Riva.

Je voulus en savoir plus long, mais Lautrec s'enferma à nouveau dans son mutisme.

Le lendemain matin, j'étais au rendez-vous que m'avait fixé Lautrec. Celui-ci était accompagné de trois inspecteurs de la police judiciaire. Nous parlâmes. Mon ami était muet comme une carpe. Il ne nous avait pas dit où nous allions. Une heure après nous arrivions à Suresnes, devant la villa occupée par M. Aubrant. Bellay et deux autres policiers nous attendaient en se promenant, dans la rue. Ils étaient armés de bûches et de pioches.

— Rien ? demanda laconiquement Lautrec.

— Rien, répondit Bellay.

Lautrec sonna. La femme de chambre vint nous ouvrir.

— Monsieur Aubrant est-il ici ? demanda le détective.

— Oui, monsieur.

— Dites-lui que M. Lautrec désire le voir.

Un instant après, M. Aubrant venait à nous, les mains tendues. Il nous dit qu'il regrettait que sa femme ne fût point là pour nous recevoir ; elle avait reçu un télégramme lui apprenant qu'un de ses oncles venait de mourir. Puis, il nous

questionna sur le but de notre visite et se montra étonné de nous voir si nombreux.

— Nous avons un grand travail à accomplir, répondit Lautrec et, à ce sujet, je me permettrai de vous demander votre concours.

— Il vous est tout acquis.

— Voici, en un mot, de quoi il s'agit. A votre insu, un cadavre a dû être caché dans votre jardin ou dans votre maison.

— Mais c'est impossible !

— Cela est, dit brusquement mon ami.

Et il donna des ordres aux hommes qui l'accompagnaient. Ceux-ci se mirent en devoir d'inspecter le jardin. M. Aubrant nous accompagnait et sa surprise semblait avoir atteint son paroxysme.

On ne découvrit rien au jardin.

L'heure passait. Les recherches commencèrent dans la maison. Lautrec nous conduisit dans les caves : il examina soigneusement les dalles. Arrivé dans la cave au charbon, il poussa un cri de joie : il avait trouvé !

— Le cadavre est ici, dit-il.

M. Aubrant avait blêmi.

Vingt minutes après, un cercueil de bois ordinaire était mis à jour. Une forte odeur s'en dégageait. On le transporta dans le jardin.

— Ouvrez le cercueil ! ordonna le détective.

A ce moment, M. Aubrant se déclara indisposé. Il voulut se retirer.

— Non, dit impérieusement Lautrec, votre présence est indispensable ici.

On ouvrit le cercueil. Un cadavre décomposé apparut.

— Vous le reconnaissez ? me demanda Lautrec.

— Non.

— C'est le véritable cadavre de l'« antidérapant ».

En effet, malgré les effets de la putréfaction je devinais. Je reconnaissais les traits du mystérieux noyé.

— Voyez, fit remarquer le détective, la main droite du cadavre a été coupée.

Nous nous regardâmes, surpris.

— Ceci éclaircit encore un mystère. Souvenez-vous des attentats dont furent victimes les deux rentiers : nous relevâmes sur les lieux du crime les empreintes digitales du cadavre de la Morgue. L'assassin est un être cynique qui a voulu se rire de nous en détournant nos recherches. A prix d'or

et grâce à une complicité que j'ai mise à jour, il est parvenu à enlever le noyé : il lui a coupé la main, comme vous le voyez et, après l'avoir fait embaumer sans doute, il s'en est servi pour laisser ces empreintes digitales qui nous ont si prodigieusement surpris.

Nous regardâmes Lautrec avec admiration : le triomphe du détective commençait :

— Mais, objectai-je. Et l'autre cadavre, le second cadavre qui repose à la Morgue ?

Lautrec sourit :

— Un homme ne peut vraisemblablement avoir qu'un corps, dit-il, persifleur. L'autre cadavre ne peut donc être, logiquement, que celui de M. Aubrant.

Notre surprise, cette fois, atteignit à son comble. Nous nous tournâmes tous vers notre hôte qui sursauta en s'écriant :

— Et moi ! qui suis-je alors ?

Lautrec, qui avait feint de ne pas remarquer sa présence, se tourna vers lui.

— C'est vrai, dit-il, calmement, j'oubliais de vous parler de la présence, ici, de M. le comte César de Riva.

— Quelle plaisanterie ! s'écria notre hôte en éclatant de rire.

— Mais, cher monsieur, lui lança ironiquement Lautrec, il y avait, vous le savez, trois hommes qui se ressemblaient : Leborgne, Aubrant et César de Riva. Les deux premiers sont morts, nous en avons la certitude. Il ne vous reste donc plus qu'à être le troisième.

Notre hôte ne riait plus. Une flamme de rage avait passé dans ses yeux.

— Monsieur, dit-il hautain, je ne tolérerai pas chez moi... qu'on se moque de moi...

— Tal tal tal fit Lautrec. Vous tolérerez tout, monsieur le comte, et vous me permettrez même de caresser cette belle barbe noire qui, cette fois, ne résistera pas à la douceur de mon attouchement.

Le détective étendit la main, son interlocuteur recula d'un pas... Trop tard ! Lautrec avait tiré, d'un coup sec, et brandissait, comme un trophée, une superbe toison postiche.

Ce fut un coup de théâtre magnifique. Le triomphe du détective était complet. Le comte de Riva s'était croisé les bras et attendait, hautain.

— Voyons, monsieur le comte, dit Lautrec, soyez beau joueur. Vous avez perdu : tendez vos mains à ces braves gens venus tout spécialement pour vous arrêter.

Puis, se tournant vers les inspecteurs :

— Arrêtez-le, mes amis, M. le comte vous le permet.

Une heure après, César de Riva était écroué.



L'instruction éclaira les quelques points restés obscurs dans cette fantastique affaire et nous révéla le véritable secret de l'Antidérapant.

Le prétendu comte de Riva s'appelait, en réalité Jacques Montaigne. Il avait été condamné aux travaux forcés et envoyé à la Guyane. Il s'était évadé avec un de ses compagnons, nommé Gustave Brenon, et tous deux étaient rentrés en France.

Mais il fallait se créer une nouvelle personnalité, porter un nouveau nom. Qu'à cela ne tienne ! Jacques Montaigne connaissait quelqu'un qui ne lui ressemblait pas trop mal : c'était le dernier descendant d'une vieille famille, le comte César de Riva.

Devenir comte ne lui déplaisait pas : il tua César de Riva, l'enterra au fond d'un bois et prit son nom et ses titres. L'autre forçat, Gustave Brenon, avait des goûts plus modestes et puis... la fatalité voulut qu'il n'assassinât qu'un cu-de-jatte — véritable celui-là — nommé Charles Leborgne.

Les deux hommes firent leur chemin. Quelques années plus tard, le faux comte de Riva épousait la baronne Elisabeth d'Aulrive, descendante d'une vieille famille presque ruinée. Dans cette voie, Gustave Brenon eut des appétits plus grands que son compagnon : il épousa sept femmes, usant et abusant des noms d'anciens condisciples qu'il avait connus au lycée Charlemagne. « La fortune sourit aux audacieux », dit le proverbe.

Le nouveau comte de Riva et le faux Charles Leborgne se voyaient en secret. Ce dernier avait trouvé le moyen d'augmenter ses revenus par le produit du travail de ses femmes.

Quant au comte, il avait ouvert chez lui une sorte de tripot mondain, une salle de jeu clandestine. Il s'était lié — grâce aux relations de sa femme — avec des personnages huppés. Il les invitait chez lui, en petit comité, et l'on jouait gros jeu. Lorsqu'il avait perdu, il retenait l'homme que la chance avait le plus favorisé. Tantôt, il l'endormait au moyen d'un narcotique et le dévalisait ; tantôt il l'égorgeait purement et simplement. Les cadavres étaient discrètement enterrés, la nuit, dans le jardin de l'hôtel.

Mais parfois, les survivants s'étonnaient de la disparition de leurs compagnons. Lorsqu'ils devenaient dangereux, le comte

allait les zigouiller à domicile. Tel fut le cas des deux renliers dont j'ai relaté la fin tragique.

Car le faux comte de Riva se savait menacé. Il suffisait d'une plainte pour le perdre. D'accord avec son ancien compagnon Brenon, il s'était ménagé des portes de sortie. Il avait imité son ami, et, à ses heures, il devenait aussi le faux cul-de-jatte que nous avons vu fuir devant Lautrec.

Sous le déguisement de Leborgne, Croupion, Detalle et Cie, il avait accès dans cinq ménages, il avait son « chez lui » assuré, où il pouvait tranquillement dormir sur les deux oreilles.

Le sort de sa femme lui importait peu. Il avait d'ailleurs peu à peu entraîné sa compagne dans le gouffre où il s'était engagé. Son beau-frère, le baron Jérôme d'Autrive, était, contrairement à ce qu'on pensait, à peu près ruiné. Le faux de Riva subvenait à ses besoins et il avait ainsi trouvé en lui, sinon un complice, du moins un auxiliaire passif.

Les deux anciens forçats s'entr'aidaient en toutes circonstances. L'instruction ne put entrer dans tous les détails de cette ténébreuse affaire, mais tout faisait supposer que, sous le déguisement du cul-de-jatte — *alias* Leborgne — le comte volait et même, en certaines circonstances, ne reculait pas devant un crime nouveau.

C'est ainsi qu'un beau jour, le faux de Riva apprit fort inopinément par Mme Célard, que son compagnon était mort et que son cadavre se trouvait à l'Institut médico-légal. Il se sauva d'abord, il réfléchit ensuite. Des portes de sortie se fermaient, il fallait les rouvrir. Audacieusement et grâce à une complicité, il enleva de la Morgue le cadavre de Brenon.

Il apprit ensuite que l'identité du noyé était presque établie.

Dans sa rage, il résolut de braver la police. Il se servit, comme l'expliqua Lautrec, de la main coupée de son compagnon pour détourner les soupçons.

Les événements se précipitèrent. Le détective s'étant introduit chez lui, il supposa que la police avait tout découvert. Sans perdre de temps, il congédia ses domestiques et s'enfuit avec sa femme et son beau-frère, n'emportant que le compromettant cadavre à la main coupée.

Se sachant traqué, il surveilla adroitement Lautrec. Il connut l'existence du sosie de Brenon. Une idée aussi lumineuse qu'audacieuse germa dans son esprit, il ne pouvait mieux se cacher que sous la personnalité d'Aubrant, dont l'authenticité avait été reconnue par la police.

Il observa dans l'ombre, le malheureux négociant. Il apprit à imiter le son de sa voix — puis, une nuit, après avoir éloigné Mme Aubrant, qu'il comptait dans la suite tromper ou terroriser, il assomma le sosie providentiel.

Il n'eut que le temps de le jeter dans la Seine, après lui avoir attaché une lourde pierre aux pieds.

Il n'avait pas prévu que le courant délivrerait le noyé.

Quelques jours après, le cadavre était découvert. Il fallait, dès lors, cacher l'autre cadavre compromettant qu'il n'avait pas enterré dans son jardin de l'avenue Victor-Hugo et qu'il n'osait plus confier à la pudique Seine. Une nuit, il alla le chercher en auto, et, aidé par son beau-frère, il l'enterra où il supposait que personne ne pourrait le découvrir : dans la cave du sosie même.

Mais Lautrec avait examiné le nouveau cadavre dont l'état de conservation était vraiment trop suspect. Il avait relevé les empreintes digitales qui lui avaient permis d'établir l'identité du mort. Il en déduisit que seul le comte de Riva pouvait être le faux Aubrant et il supposa tout de suite que le cadavre de l' « antidérapant » qu'on avait vainement cherché avenue Victor Hugo, devait être caché à Suresnes.

**

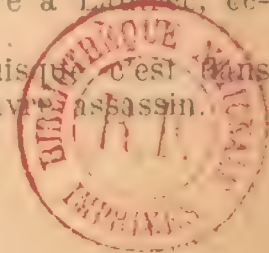
Quelque temps après, on découvrait dans un hôtel, la retraite de la comtesse de Riva et du baron d'Autrive, dont les dépositions furent des plus précieuses. Quant à Mme Aubrant, elle ne pleura pas trop son mari « dont la mort, déclarait-elle philosophiquement, était écrite ».

Comme je reparlais de cette étrange affaire à Lautrec, celui-ci haussa les épaules :

— C'était, au fond, très simple, dit-il, puisque c'est dans un ponceau qu'était enfermé le secret du cadavre assassin.

FIN

DE ROIDIRIE
A SAELE 1995



Autorisation no 5.188 du 2 mai 1945.

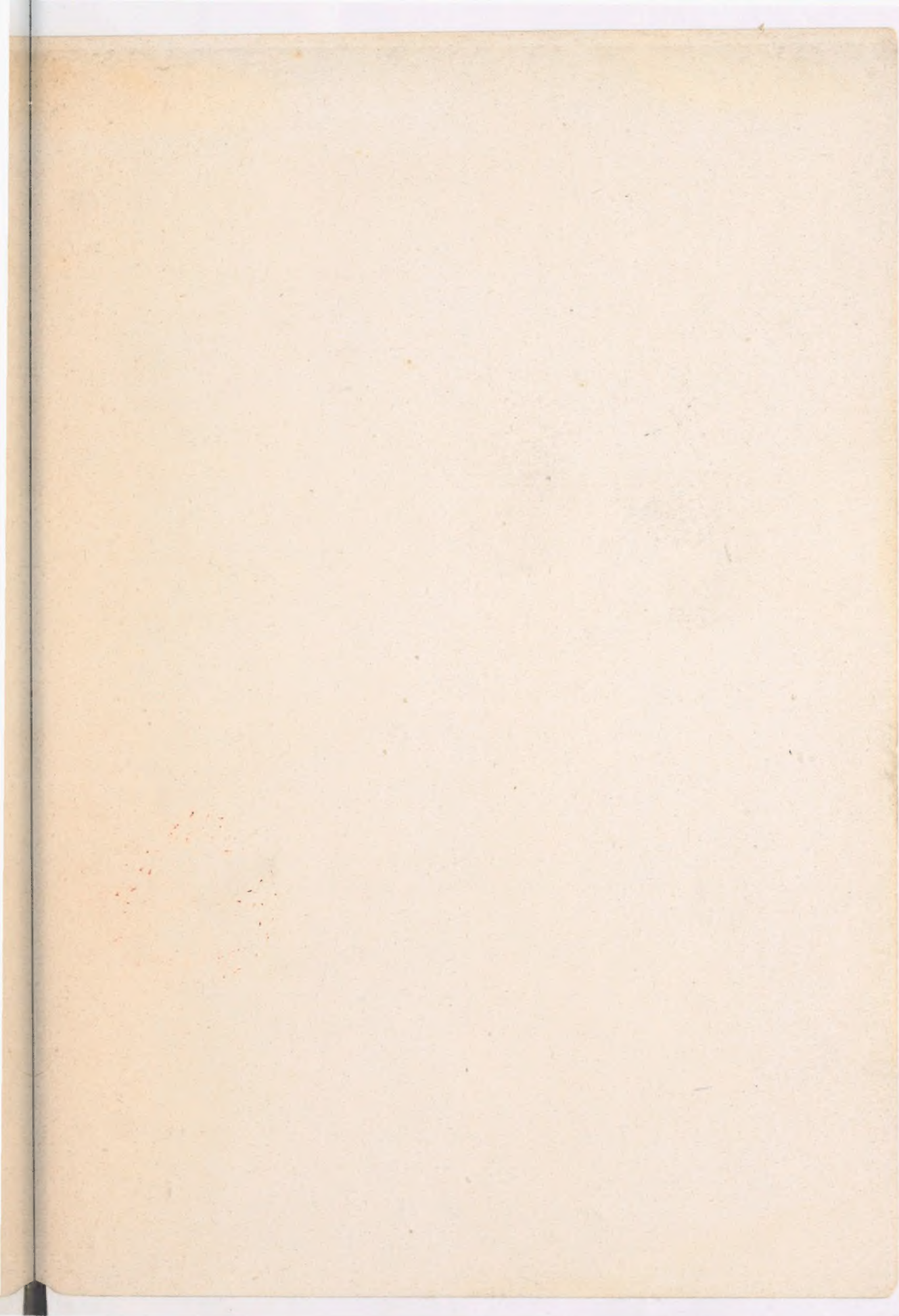
Dépôt légal : 2^e trimestre 1945. N° 9.

Homologation du prix de vente : n° 10.503 du 2 mai 1945.

Imprimeur : La Technique du Livre, Paris. O.P.L. n° 31.3083.

Éditeur : La Technique du Livre, Paris. O.P.L. n° 31.3083.

Imprimerie : La Technique du Livre, Paris O.P.L. n° 31-3083.





Le cadavre qui tue / par Maurice Boué

Boué, Maurice (1878-1940). Auteur du texte. Le cadavre qui tue / par Maurice Boué. 1945.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.